



HAL
open science

Chevalier du Christ : la première croisade et l'invention d'un héros chrétien

Florian Besson

► **To cite this version:**

Florian Besson. Chevalier du Christ : la première croisade et l'invention d'un héros chrétien. Inter-Lignes, 2013. hal-02162771

HAL Id: hal-02162771

<https://hal.science/hal-02162771>

Submitted on 22 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chevalier du Christ : la première croisade et l'invention d'un héros chrétien¹

Florian BESSON

Introduction

En novembre 1097, à Clermont, le pape Urbain II appelle les chevaliers de la chrétienté à prendre les armes pour aller protéger les Chrétiens d'Orient, rétablir la sûreté des routes du pèlerinage, mise à mal par l'arrivée au Proche-Orient des Turcs Seldjoukides, et, plus précisément, délivrer les Lieux Saints. Jérusalem en particulier, la ville du Christ, s'impose vite comme l'objectif principal de ce pèlerinage en armes d'un genre nouveau, qui n'est pas encore appelé « croisade ». L'appel du pape répond à la lente maturation du concept de « guerre sainte »², et s'inscrit également dans une phase de dynamisme conquérant, bien perçue par les historiens arabes qui lient étroitement prise de la Sicile par les Normands, début de la reconquête de la péninsule ibérique et invasion de la Syrie³. Couronnée de succès, puisque les croisés

¹ Cet article reprend plusieurs points travaillés à l'occasion de mon mémoire de Master 1 : F. Besson, *La construction d'une figure du chevalier chrétien à travers les chroniques de la première croisade*, préparé à Paris-Sorbonne (Paris IV) en 2009 – 2010 sous la direction d'Elisabeth Crouzet-Pavan, que je remercie ici. Je remercie également Catherine Kikuchi, pour la relecture attentive et le soutien constant, et Marine Crouzet, pour m'avoir laissé travailler pendant les vacances. Errors are mine...

² Voir Jean Flori : « L'Eglise et la guerre sainte, de la paix de Dieu à la croisade », *Annales ESC*, 1992, 2, p 88 – 99. Article inclus dans J. Flori, *Croisade et chevalerie*, Paris-Bruxelles, De Boeck Universités, 1998.

³ Cf Ibn al-Athîr, *Histoire complète*, (*Al-Kâmil fi al-Târîkh*), X, 185 – 188.

conquièrent Jérusalem en juillet 1099⁴, cette première croisade occupe une place particulière dans l’imaginaire de l’Occident médiéval. Ses acteurs deviennent vite des héros de la chrétienté, et autour d’eux vont naître romans (*Le Roman de Godefroy*) et chansons (*La Chanson d’Antioche*). Pour les chroniqueurs qui écrivent et racontent cette croisade, les chevaliers croisés vont devenir des modèles pour la construction d’un héros chrétien, conjuguant les vertus de l’aristocratie guerrière et celles du christianisme : le chevalier du Christ (*miles Christi*).

Ainsi l’indique Foucher de Chartres, chapelain de Baudouin de Boulogne, en citant (autrement dit en reconstruisant) le discours du pape Urbain II à Clermont :

Qu’ils soient désormais des chevaliers du Christ, ceux là qui n’étaient que des brigands ! Qu’ils combattent maintenant comme il est juste, contre des barbares, ceux qui autrefois tournaient leurs armes contre des frères du même sang qu’eux ; qu’ils recherchent les récompenses éternelles, ceux qui pendant des années ont vendu leurs services comme mercenaires pour une paie misérable⁵.

Cette phrase indique un réel souci de transformation de ces chevaliers : les pèlerins seront des pénitents, et non de simples mercenaires, encore moins des touristes. Pour cela, ils devront renoncer au luxe, aux plaisirs de la chair, au souci de la gloire, bref, au monde. La *militia mundi*, chevalerie laïque, assimilée – bien avant le célèbre jeu de mots de saint Bernard – à une *malitia* (une malice, littéralement, autrement dit un mal), doit devenir une *militia Christi*. Ainsi la croisade est-elle d’emblée placée sous le signe d’une tension : tension entre ce que sont ces guerriers qui partent, à

⁴ Pour le déroulement des faits, voir S. Runciman, *A history of the Crusades*, Londres, Cambridge University Press, trois volumes, 1951 – 1954.

⁵ En latin : « *nunc fiant Christi milites, qui dudum exstiterunt raptores. Nunc jure contra barbaros pugnent, qui olim adversus fratres et consanguineos dimicabant. Nunc aeterna praemia nanciscantur, qui dudum pro solidis paucis mercenarii fuerunt* ». Foucher de Chartres, *Gesta Francorum Jerusalem expugnantium*, dans *Recueil des Historiens des Croisades*, Impression Nationale, Paris (désormais abrégé en *RHC*), *Historiens Occidentaux*, T. III, p 324. Rappelons que les deux autres versions de ce discours, celle de Robert le Moine et celle de Baudri de Dol, sont assez différentes.

l'appel de leur seigneur (temporel, spirituel ou divin), pour libérer le tombeau du Christ, et ce qu'ils devraient être aux yeux des clercs qui les accompagneront et qui n'auront de cesse de les influencer, de les modeler – ou du moins d'essayer. Tension entre le comportement et l'idéal, l'être et le devoir être. Ils partent brigands, mercenaires, fratricides, et doivent devenir des chevaliers du Christ, c'est-à-dire des *milites Christi*. Cette tension, au fond, n'est que l'une des figures de ce grand affrontement entre monde laïc et monde clérical, dont les autres formes sont la réforme grégorienne, la christianisation du mariage, la querelle des investitures, la lutte du sacerdoce et de l'empire. Urbain II, pape grégorien, cherche à étendre les prérogatives de la papauté, à imposer à l'univers une vision des choses très largement cléricale, à façonner le monde laïc selon des normes et des critères chrétiens. Ainsi, les chroniqueurs de la croisade, tous des clercs⁶, tentent dans leurs récits de christianiser les chevaliers, en déployant pour cela tout un éventail de techniques sur lesquelles nous reviendrons.

Parallèlement, ces guerriers vont faire en Orient l'expérience de plusieurs choses. En combattant, dans des conditions souvent plus que pénibles, contre un ennemi auquel tout les oppose (depuis la religion jusqu'à la langue, en passant par les vêtements et les manières de combattre⁷), ils vont se rapprocher les uns des autres. La rencontre avec l'autre, l'épreuve de l'hétérogénéité vont pousser à une homogénéisation des coutumes et des modèles : dans les camps, on parle, et se dessinent bientôt des « parfaits chevaliers » dont Godefroy de Bouillon est à la fois le chef et le représentant le plus abouti. Derrière lui marchent Raymond de Saint Gilles, le comte de Toulouse, Bohémond de Tarente, Baudouin, Tancrède, Anselme de Ribemont,... C'est tout l'univers chevaleresque qui est en gestation et en jeu : ses pratiques et ses symboles, ses devoirs et ses interdits, ses modes d'être et ses identités. La première croisade

⁶ Exception faite, peut-être, de l'Anonyme Normand. Voir J. Flori, *Chroniqueurs et propagandistes. Introduction critique aux sources de la première croisade*, Genève, Droz, 2010.

⁷ Voir Fanny Caroff, « *L'ost des Sarrasins* ». *Quand les enlumineurs imaginent les musulmans*, à paraître au Léopard d'Or, Paris, 2013.

joue ainsi comme un laboratoire dans lequel se construit l'héroïsme médiéval⁸.

La première croisade, à travers le récit forcément orienté – mais pas abstrait pour autant, ni dénué de toute crédibilité – qu'en donnent les chroniqueurs, est ainsi un croisement : croisement entre des valeurs, aristocratiques, guerrières et chrétiennes, des projets, des ambitions. Une croisée des chemins pour l'Europe, mais aussi, sur le plan des mentalités, une croisée des héros, depuis le guerrier juif jusqu'au héros grec, en passant par le saint, le moine et le roi. Les idées se croisent, se touchent, s'échangent, dans un bouillonnement culturel qui permet l'émergence, au milieu du bruit et de la fureur de la première croisade, d'une image, qui est à la fois un portrait, une éthique, une symbolique, appelée à traverser les siècles. Au départ de la croisade, être chevalier est un métier : cela va devenir un idéal.

Héros et guerriers

La première croisade est une expérience pour les chevaliers, qui font l'épreuve de l'exil (la croisade est qualifiée d'« exil volontaire » par un chroniqueur), de la faim et de la soif, de la mort qui menace toujours. Le croisé traverse un monde étranger et inquiétant, confronté à un ennemi irréductiblement autre, engagé dans une quête profondément spirituelle et marquée par de fortes tensions eschatologiques (conscience de faire partie d'un peuple élu, idée que la délivrance de la Jérusalem terrestre coïnciderait avec l'avènement de la Jérusalem céleste). Epreuve de l'autre, épreuve de soi : comment s'étonner que ces chevaliers changent en profondeur ? A cet égard, la croisade nourrit la maturation d'une chevalerie qui s'affirme comme classe sociale, unie par des pratiques (le combat bien sûr, mais aussi la chasse et le tournoi, parfois évoqués au fil des chroniques de la croisade) et des valeurs partagées.

Et, d'abord, la place faite au courage, à la prouesse. La croisade est l'occasion rêvée d'accomplir des exploits et de prouver

⁸ Voir Danielle Buschinger, (éd), *Le monde des héros dans la culture médiévale*, Wodan, Greiswald, 1994 ; J. Le Goff, *Héros du Moyen Age : le saint et le roi*, Paris, Gallimard, 2004.

sa vaillance, afin de mériter le nom glorieux de preux. Les chevaliers sont avides de gloire : Tancrède par exemple est décrit comme ayant « toujours faim et soif de gloire et n'ambitionn[ant] jamais autre chose que la gloire⁹ ». Les chevaliers croisés multiplient donc les exploits : Tancrède affronte cinq Turcs simultanément, Godefroy, nouveau David, terrasse un Turc gigantesque avec une fronde, un autre encore tue un lion à mains nues. Les prouesses mettent en valeur la force physique des héros, mais aussi la violence qu'ils peuvent déchaîner au combat : décrits comme étant assoiffés de sang, les croisés se qualifient par un véritable « plaisir de tuer » qui se traduit par de terribles massacres, notamment au moment de la prise de Jérusalem. Incarnation même de la vaillance, de la virilité, de la férocité, les guerriers chrétiens sont comparés par les chroniqueurs aux héros antiques (Hector et César) et bibliques (Juda Maccabée et Josué), mythiques (Roland et Olivier) et historiques (Charlemagne et Guillaume le Conquérant) : derrière ces comparaisons qui contribuent à héroïser les croisés, on devine la naissance d'une mythologie chevaleresque, qui trouvera son aboutissement avec le motif des « neuf preux » qui, au XIV^{ème} siècle, unira les plus grands héros de la chrétienté, de Alexandre le Grand à Godefroy de Bouillon¹⁰. Pour les chevaliers, c'est tout un univers de référence qui se met lentement en place.

Aux yeux de ces chevaliers, professionnels de la guerre, le regard de leurs pairs est très important : l'existence sociale compte davantage que l'existence physique. Pour le dire autrement, le chevalier craint davantage le déshonneur que la mort, vivant dans ce que les anthropologues qualifient de « *shame culture* »¹¹. Car le chevalier coupable de lâcheté tombe dans l'infamie, littéralement l'*infamia*, le contraire de la *fama*, cette bonne réputation qui, tel un capital social, nourrit l'honneur du chevalier et de son lignage. Ainsi d'Etienne de Blois, prince français qui déserte sous les murs

⁹ Robert le Moine, *Hieroslymitana expeditio*, dans *RHC*, Historiens Occidentaux, T. III, p 670, « Tancredi laudem esuriens sitiensque strenuitas, praeter laudem ».

¹⁰ Voir F. Besson, « Godefroy de Bouillon, le neuvième Preux », dans M.M. Castellani et S. Legrand (dir.), *Les Neuf Preux*, actes du colloque de l'EA-ALITHILA, Université Lille 3, 5 octobre 2013, à paraître.

¹¹ Voir F. Jones, *The Ethos of the song of Roland*, Baltimore, John Hopkins Press, 1963.

d'Antioche : revenu à Constantinople, auprès de l'empereur byzantin Alexis Comnène, l'ancien croisé est violemment pris à parti par un chevalier normand qui l'accuse d'être un lâche, de dire des mensonges, de n'être pas un vrai chevalier et de n'avoir accompli aucun exploit dans toute sa vie¹². La « lâcheté » d'Etienne efface toute la réputation qu'il avait pu accumuler jusque là : il est déshonoré, honni, car il a trahi une éthique agonistique qui fait du courage la première valeur. Le chevalier croisé doit donc être courageux, d'autant plus que la mort n'est pas à craindre, car, combattant pour une juste cause, il accédera immédiatement au paradis. La mort glorieuse, si possible au combat, assure au chevalier à la fois les palmes du martyr et les lauriers de la gloire, l'entrée au paradis des chrétiens et au panthéon des héros. Promesse d'une double immortalité, donc, à la fois spirituelle et mémorielle. Tous les chroniqueurs insistent donc sur le courage des combattants : « chacun portait en lui un cœur de lion » écrit ainsi Guibert de Nogent¹³. La référence au monde animal est d'ailleurs l'un des procédés rhétoriques privilégiés par les chroniqueurs : les croisés sont des lions, des loups, des dragons, des faucons, des sangliers, affrontant des Sarrasins comparés à du gibier – moutons, poules d'eau, pigeons. Cette métaphore filée nourrit la naissance de l'héraldique, qui commence à s'affirmer à cette époque : les chevaliers porteront bientôt sur leurs boucliers et leurs oriflammes les animaux auxquels ils sont comparés dans les chroniques – et Yvain sera significativement le « Chevalier au Lion ».

Autre valeur cruciale qui unit les chevaliers : la solidarité chevaleresque. Les chevaliers, et en particulier les princes, volontiers querelleurs, jaloux de leur honneur et de leur statut social, sont sans cesse en concurrence, ce qui se traduit parfois par des conflits aigus que les clercs qui accompagnent l'armée font tout pour dénouer. Mais au-delà de cette émulation, l'armée croisée reste profondément unie. Impératif stratégique – l'ennemi étant partout, la division rime avec la mort – cette union recouvre aussi

¹² Anonyme Normand, traduction et publication L. Bréhier sous le titre *Histoire anonyme de la première croisade*, Paris, Les Belles Lettres, 1964 (1924), p 145.

¹³ Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Francos*, dans *RHC*, Historiens Occidentaux, T. IV, p 157 : « quisque leonis pectore fertur ».

une conception familiale du groupe, renforcée par une lecture chrétienne de l'unité qui met l'accent sur la *caritas*. « Ils sont nos frères, et c'est un devoir que d'aller au secours de nos frères »¹⁴ écrit ainsi Albert d'Aix en reproduisant les paroles de Baudouin. La solidarité s'enracine dans cette fraternité, elle-même née de la confrontation, plus ou moins fantasmée, avec l'Autre : se dessinent des frontières symboliques qui opposent mais aussi unissent¹⁵, préparant l'apparition d'un « Nous », d'une identité chevaleresque encore en germe dans la croisade mais appelée à se développer. A la fois frères d'armes et « frères en Christ », pour reprendre une expression chère aux chroniqueurs, les croisés doivent s'entraider et s'épauler mutuellement : s'ils ne s'assoient pas autour d'une Table Ronde, les chevaliers croisés forment déjà une société où tous, engagés dans la même cause, sont égaux. Cette fraternité peut également être perçue comme le prélude à une « conscience de classe » : ce qui se joue ici, c'est l'invention de la chevalerie.

Une idéologie et un idéal : au cœur de la fabrique du *miles christi*

Si la première croisade est ainsi, à bien des égards, l'une des matrices de la chevalerie et de l'idéologie qui s'y attache, elle est aussi, pour les chroniqueurs qui la racontent, l'occasion de construire un modèle du héros chrétien. Pour cela, les auteurs de chroniques insistent sur les vertus chrétiennes des croisés, s'attachent à cléricaiser leurs comportements et leurs pratiques. Par exemple, les chroniqueurs transforment la largesse des nobles – acte politique qui permet, par le don d'argent, d'armes ou de bénéfices, de se constituer un réseau de clientèles¹⁶ – en charité, vertu chrétienne qui unit les riches et les pauvres par des liens d'amour mutuel. Les chroniqueurs savent aussi christianiser la

¹⁴ Albert d'Aix, *Liber christianae expeditionis pro ereptione, emundatione, restitutione sanctae Hierosolymitanae ecclesiae*, dans *RHC*, Historiens Occidentaux, T. IV, p 672 : « cum confratres siut, in omni necessitate nobis subvenire parati ».

¹⁵ Voir Philippe Sénac, *L'Occident médiéval face à l'Islam. L'image de l'autre*, Paris, Flammarion, 2000.

¹⁶ Voir Dominique Boutet, « Sur l'origine et le sens de la largesse arthurienne », *Le Moyen Age*, 1983, p 397 – 411.

prouesse, en précisant que les vrais croisés ne se battent pas pour leur gloire personnelle mais pour celle de Dieu, et en soulignant que seul Dieu donne la victoire. On peut ici prendre un exemple précis : le combat de Godefroy de Bouillon contre un ours, lors de la traversée de l'Asie Mineure (actuelle Turquie). Chassant en forêt, le duc de Basse-Lotharingie vole au secours d'un pauvre pèlerin attaqué par un ours gigantesque et, au prix de nombreuses blessures, terrasse la bête. Exploit chevaleresque qui fait penser au combat de Lancelot contre les trois lions ou d'Yvain contre le serpent, aventure épique comparée aux travaux d'Hercule, la scène est réécrite par le chroniqueur Albert d'Aix afin de la christianiser¹⁷. Dans cette version, l'ours devient un véritable monstre, caractérisé par sa taille hors du commun et sa férocité proprement diabolique : résistant aux coups d'épée, intelligent, noir de poil, il apparaît comme une figure du Démon. Godefroy se rapproche alors de la figure du saint ou du héros biblique, de Saint George combattant le dragon ou de David terrassant l'ours qui menace son troupeau (*Samuel*, 17, 34-35) : il délivre la forêt d'un fléau qui menaçait tous les habitants. A la *furor* de la bête, cette folie furieuse¹⁸ qui peut s'emparer du chevalier courtois et le conduire alors à vivre comme un animal dans la forêt – Yvain, Tristan, Lancelot en feront l'expérience – s'oppose la *virtu* du combattant chrétien, ce courage hérité de l'Antiquité romaine qui est aussi vertu. Versant son sang pour le salut des hommes, sur le modèle du Christ, le héros chrétien est civilisateur : à travers l'ours, il affronte la forêt, la nature, le chaos, et, par sa victoire, il ramène de l'ordre dans le cosmos. L'anecdote permet aussi au chroniqueur de christianiser l'idéologie chevaleresque naissante : le chevalier doit, sans penser à sa propre sauvegarde, protéger le faible – la veuve et l'orphelin, dira-t-on bientôt en reprenant une formule d'Esàïe¹⁹. « Ton courage est notre bouclier » écrit Raoul de Caen, clerc sicilien, au sujet de Tancredi²⁰. On devine aussi à travers le

¹⁷ Albert d'Aix, *op. cit.*, p 341.

¹⁸ Proche du *ménos* grec, la colère qui s'empare d'Achille au début de l'*Illiade*.

¹⁹ Esàïe, 1 : 17 : « Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé, faites droit à l'orphelin, défendez la veuve ».

²⁰ Raoul de Caen, *Gesta Tancredi*, dans *RHC*, Historiens Occidentaux, T. III, p 609 : « tua audacia adversus impugnatores nobis est clypeus ».

combat le schéma des trois ordres : le combattant (*bellator*) protège le travailleur (*laborator*), son exploit étant raconté par le clerc (*orator*). En sorte que la construction de la figure du *miles christi* participe aussi, pour les chroniqueurs, de l'élaboration d'un ordre social idéal.

Les chroniqueurs s'attachent aussi à christianiser les images et les symboles autour desquels s'articule l'univers chevaleresque naissant. « Ces hommes remplis d'un courage, je ne dirai pas de lions, mais, ce qui est plus convenable, de martyrs » écrit par exemple Guibert de Nogent²¹ : la référence au monde animal, qu'on a déjà rencontrée, est ici reprise dans un sens clérical, chrétien. Les rites sont eux aussi christianisés : les chevaliers remplacent la ceinture qu'ils ont reçue lors de leur adoubement (*cingulum militiae*) par la croix qui marque leur engagement, passant ainsi de la *militia mundi* (la chevalerie du monde, du siècle) à la *militia christi*. Arraché au monde, le chevalier du Christ ne se bat plus uniquement avec des armes : les prières sont qualifiées par Albert d'Aix « d'armes spirituelles », et l'Anonyme Normand note que « cette guerre n'est pas charnelle, mais spirituelle »²². Une autre qualité est systématiquement mentionnée, la beauté de visage et de corps : dans un univers symbolique où la laideur est forcément le signe d'une perversion morale, les chevaliers du Christ doivent être beaux. Si, plus tard, le jeune Perceval confondra les chevaliers avec des anges²³, c'est parce que la beauté de ces chevaliers est littéralement le signe de leur lien avec le Royaume des cieux.

Les chroniqueurs insistent également sur le fait que les croisés sont avant tout des pèlerins, autrement dit des pénitents : ils doivent donc être chastes, mépriser les richesses du monde, se montrer humbles... La marche vers Jérusalem est pensée comme une purification : d'où l'importance du couple confession-pénitence dans les chroniques de la croisade. Le schéma est toujours le même : les croisés commettent un péché (luxure ou

²¹ Guibert de Nogent, *op. cit.* p 161 : « ecce crucis frontes cunctas praeunte sigillo, non dico leonum, sed quod magis competit, martyrum animositate ».

²² Albert d'Aix, *op. cit.*, p 615 ; Anonyme Normand, *op. cit.*, p 85.

²³ Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, vers 137 « ce sont des anges que je vois ici ! ».

brigandage en particulier), sont punis par une défaite, font pénitence, et sont alors récompensés par une victoire. Comme l'écrit Raymond d'Aguilers, chroniqueur provençal, il faut « s'humilier devant Dieu » afin de pouvoir « se réconcilier avec lui »²⁴. Dans cette geste qu'est la croisade, les chroniqueurs prennent soin de mettre en valeur les clercs : ce sont eux qui dirigent l'armée, qui l'encadrent, qui la préparent par des prières et des processions publiques avant les batailles. Courageux, humble, le *miles christi* respecte l'ordre clérical, et se caractérise par sa grande piété. Protégeant les pauvres et les faibles, il doit aussi défendre la justice, par exemple en combattant les brigands, et éliminer les monstres qui habitent cet Orient mystérieux : le chevalier chrétien se fait aussi chevalier de la chrétienté. En faisant de la défense des opprimés, qu'ils soient pauvres, femmes ou enfants, un devoir sacré, et en faisant glisser ce devoir, jusque là réservé aux rois, sur les chevaliers, les chroniqueurs de la croisade dessinent un modèle du chevalier. Guerrier de Dieu, le chevalier devient, par le lien avec la justice, un défenseur du Bien. Là encore, le *miles christi* des croisades annonce le chevalier arthurien.

Mais il y a cependant des écarts entre les deux images. Le croisé évolue dans un univers profondément dichotomique, qui oppose les Chrétiens et les Musulmans. Si les contacts entre les deux mondes, voire les fraternisations, sont fréquents, il n'en reste pas moins que l'un des devoirs du chevalier de Dieu est de massacrer sans pitié des ennemis qui sont présentés comme des païens, voire comme des démons : Robert le Moine oppose ainsi les « champions du Christ » et les « satellites de l'Antéchrist »²⁵. Les croisés déchaînent sur leurs ennemis une violence hors norme, alors même que d'ordinaire les chroniqueurs louent la douceur et la tempérance de ces combattants exemplaires : les récits des massacres sous les murs de Marrah ou de la prise de Jérusalem sont extrêmement durs. C'est que le chevalier du Christ est aussi le bras armé de Dieu, du Dieu de l'Ancien Testament, l'incarnation même de son courroux. Le plus surprenant pour le lecteur contemporain

²⁴ Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*, dans *RHC*, *Historiens Occidentaux*, T. III, p 255.

²⁵ Robert le Moine, *op. cit.*, p 828, même expression p 876.

est peut-être de voir que cette violence est associée non à la haine mais à l'amour : le croisé ne tue pas par haine de ses ennemis mais par amour pour Dieu²⁶. Tuer sans limites et sans pitié est une preuve de la piété du croisé : seul le sang peut purifier la Terre Sainte, la rendre à Dieu. En ce sens, la croisade est avant tout une vengeance : on cherche à réparer un tort, une injustice, à effacer l'élément perturbateur qu'est la présence des musulmans dans la ville sainte du christianisme. Ceux-ci ont persécuté les Chrétiens et sont maintenant vaincus par les croisés : la violence païenne dans un espace sacré est corrigée par une violence sacrée exercée contre les païens. Le sang pour le sang, la violence pour la violence, comme une réminiscence de la loi du talion, inscrite au cœur de l'Ancien Testament, mais aussi du motif féodal de la *faide*. Cette tuerie va donc être présentée par les chroniqueurs comme une bonne chose, dont il faut se réjouir, d'où la construction de toute une poétique du combat, qui présente la guerre et le massacre comme une chose belle et admirable, comparable à une œuvre d'art. La chronique se fait ici chant de la guerre, proche de la chanson de geste, des *Heldenlieder*, ou de la saga scandinave, et la croisade joue comme le laboratoire dans lequel s'élabore une violence chrétienne.

Les chroniqueurs s'attachent ainsi à inventer un héros idéal. Le croisé, héros du Christ mais aussi héraut du message ecclésiastique, se doit d'être parfait, pour devenir un modèle et une légende. Mais les chroniqueurs vont trop loin : ces *milites christi*, pieux, humbles, chastes, ressemblent davantage à des moines qu'à des chevaliers. La prise de la croix ressemble davantage à la *professio*, l'entrée dans un monastère, qu'à l'adoubement. Lorsque Guibert de Nogent souhaite faire l'éloge d'un de ses amis tombé pendant la croisade, il écrit significativement : « sa vie était celle d'un prélat plutôt que d'un chevalier »²⁷. Le chevalier parfait, précisément, n'est plus un chevalier : la perfection est cléricale. Par

²⁶ Voir J. Riley-Smith, « Crusading as an act of love », *History*, 1980, 65, p 177 – 192.

²⁷ Guibert de Nogent, *op. cit.*, p 183 : « ut non videatur militis, sed potius antistitis ejus vita ».

conséquent, la christianisation est trop complète : les chroniqueurs inventent déjà des Templiers, des moines qui se battent en chevaliers et non des chevaliers qui vivent en moines, ce qui aurait davantage pu plaire à la chevalerie. Le héros parfait, Godefroy de Bouillon, devient un personnage « digne d'être offert en exemple aux moines eux-mêmes »²⁸, touchant au saint, voire à la figure christique²⁹, mais complètement éloigné du chevalier. D'où le rejet de ce modèle, rejet partiel en tout cas : les chevaliers ne s'y reconnaissent plus et s'en détournent. La transformation souhaitée et tentée par les chroniqueurs est devenue déformation.

Conclusion

La première croisade est bel et bien une expérience, d'abord pour les chevaliers eux-mêmes, qui, au plus fort des combats, découvrent de nouvelles pratiques ou en accentuent d'autres : ainsi de la solidarité chevaleresque, de l'usage de l'héraldique, de la recherche de la prouesse. Le contact entre le Nous et l'Autre est forcément enrichissant, et se créent peu à peu une symbolique et une mythologie chevaleresque, faites d'images et de références, ainsi qu'un sentiment d'appartenance. Le « chevalier d'aventure », pour reprendre une belle expression de Jean Flori³⁰, naît dans la croisade, et le Chevalier du Christ est à bien des égards le modèle du chevalier arthurien. Godefroy, Bohémond, Tancrede, préparent et annoncent Perceval, Lancelot, Arthur. Mais les rêves de croisade et de milice du Christ n'inspirent pas que les trouvères : Richard Cœur de Lion, le « roi-chevalier »³¹, Saint Louis, jusqu'à Charles VI, vivront dans l'ombre de ces projets et de ces images.

Expérience surtout pour les clercs, qui à travers les chroniques tentent de christianiser les guerriers pour en faire des

²⁸ Guibert de Nogent, *op. cit.*, p 245 : « monachis etiam imitanda ».

²⁹ E. Crouzet-Pavan, *Le mystère des Rois de Jérusalem*, Paris, Albin Michel, 2013, p. 212.

³⁰ J. Flori, *Bohémond d'Antioche, chevalier d'aventure*, Paris, Payot & Rivages, 2007. Voir aussi du même auteur *Chevaliers et chevalerie au Moyen Age*, Paris, Hachette Littérature, 1998. On complètera avec l'ouvrage fondamental de Dominique Barthélémy, *La chevalerie. De la Germanie antique à la France du XIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2012 (2007).

³¹ J. Flori, *Richard cœur de lion, le Roi-Chevalier*, Paris, Payot & Rivages, 1999.

militēs Christi. Les chroniques de la première croisade sont ainsi reliées par une tentative de former un combattant chrétien parfait, doté de toutes les vertus possibles, combattant pour Dieu et pour le Bien. Dans un discours d'une grande cohérence et d'une grande souplesse, et dans des textes souvent d'une grande beauté littéraire, les chroniqueurs parlent des chevaliers, de leurs pratiques, de leurs vertus, de leurs buts, mais aussi de leurs défauts, toujours dans l'optique de christianiser ces guerriers mais sans jamais tomber dans une pure fiction. La réalité n'est jamais loin, et la figure n'est jamais une simple construction intellectuelle abstraite. La tension entre deux mondes devient effort de transformation, transformation symbolisée par l'abandon de la *cingulum militiae*, la ceinture du chevalier laïc, pour prendre la croix, emblème du chevalier croisé. Les clercs élaborent littéralement une grammaire du héros, faite de règles (vertus, pratiques, comportements) et de mots (prouesse, piété, courage). L'image ainsi créée, forcément idéalisée sans être pour autant dépourvue de substance, permet aux chroniqueurs de faire entendre le message de l'Eglise, et de raisonner ces chevaliers en leur montrant ce qu'ils devraient être. Les « brigands » sont bien devenus des chevaliers du Christ, mais il reste encore en Europe de nombreux chevaliers laïcs, donc imparfaits, qu'il s'agit de séduire et d'impressionner par le récit des hauts faits des croisés. Les chroniques sont aussi une entreprise médiatique de grande ampleur.

Le succès sera au mieux mitigé : si le modèle du *miles Christi* inspire en grande partie la naissance des ordres militaires en général et des Templiers en particulier³², il est absorbé par le chevalier arthurien, moins violent, plus courtois (l'élément féminin reste le grand absent des chroniques de la croisade), ressemblant moins au moine, plus nuancé et plus complexe. Plus individuel, aussi. Car, aujourd'hui, tous les héros qui structurent et habitent notre imaginaire collectif sont de grandes individualités, généralement seuls, au point que la solitude devient la caractéristique, sinon première, du moins principale, du héros contemporain. Au contraire, les croisés sont ensemble, et même sont un ensemble : le croisé ne se conjugue qu'au pluriel. Ainsi, les

³² Alain Demurger, *Chevaliers du Christ, les ordres religieux-militaires au Moyen Âge*, Paris, Editions du Seuil, 2002.

clercs construisent une figure des *milites Christi* bien plus que du *miles Christi*. C'est peut-être là la principale raison du rejet de ce modèle par l'aristocratie guerrière : les chroniques inventent une symbolique, une mythologie, et une éthique chevaleresques, mais dans lesquelles le Tous l'emporte toujours sur l'Un, empêchant par là l'émergence d'un héros identifiable comme tel. Au contraire, la croisade suppose l'oubli du soi pour mieux se fondre dans le groupe, une exigence forcément incompatible avec la société d'honneur qu'est la chevalerie. Le croisé n'est pas un héros, ou plutôt il ne l'est qu'à condition de n'être plus singulier. Le véritable conflit se joue ainsi peut-être moins entre le laïc et le religieux qu'entre une conception collective de l'histoire et une vision individuelle du monde. C'est la principale différence entre le chevalier chrétien dont rêvent les chroniqueurs et le chevalier qui hante nos imaginaires : il faudra, là encore, la geste arthurienne pour réussir à concilier service du Christ, perfection vertueuse, et individualité héroïque. Reste que le croisé s'installe durablement au cœur de l'imaginaire européen : aujourd'hui encore, lorsque Ridley Scott réécrit la légende de Robin des Bois, il en fait un chevalier revenu de croisade, et lorsque Indiana Jones se lance sur la piste du Graal, son aventure est qualifiée de « dernière croisade »...

Expérience, expériences, la croisade permet aux clercs de construire un chevalier du Christ. Les Francs ne ramènent pas seulement l'abricot des croisades, pour reprendre le constat amer d'un Jacques le Goff, pas plus que celles-ci ne se limitent à deux siècles de massacres et d'incompréhensions mutuelles, comme une historiographie récente voudrait le faire croire³³ : la première croisade est ici riche, riche de possibles, de contacts (entre les chrétiens et les musulmans, les chevaliers et les clercs, les héros d'hier et ceux de demain), d'inventions, de légendes en gestation.

³³ On pense à S. Gougenheim, *Aristote au Mont Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, Editions du Seuil, 2008 ; ou plus encore à JP. Roux et à son inquiétant *Un choc des religions : la longue guerre de l'islam et de la chrétienté, 622 – 2007*, Paris, Fayard, 2007. De même, la récente édition du livre de A. Maalouf *Les croisades vues par les arabes*, Paris, J.C. Lattès, 2006 (1983) porte le sous-titre suivant « barbarie franque en terre sainte », ce qui est regrettable.

Une croisade, plus que jamais, pensée comme croisée des chemins et des idées.

Résumé : Les chroniques de la première croisade fabriquent un modèle de héros chrétien, le chevalier du Christ (*miles christi*), conjuguant les vertus aristocratiques et chrétiennes, se battant pour Dieu et pour le bien, obéissant à une éthique stricte qui le tire vers la figure du moine. Cette construction symbolique participe à l'invention d'une idéologie chevaleresque, faite de valeurs et de pratiques partagées, et contribue puissamment à la formation d'une mythologie médiévale.

Abstract: The chronicles of the first crusade make up a model of Christian hero, the « knight of the Christ » (*miles christi*), who conjugates the aristocratic and Christian virtues, who fights for God and for good, and who obeys a strict ethics which pulls him toward the figure of the monk. This symbolic construction participates in the progressive invention of the chivalrous ideology, a moral code made of shared values and practices. It also contributes powerfully to the formation of a Medieval mythology.

Resumen: Las crónicas de la primera cruzada producen un modelo de héroe cristiano, el « caballero del Cristo » (*miles christi*), que combina las virtudes aristocráticas y cristianas, que lucha por Dios y por la buena causa, que sigue una ética estricta que se acerca a la ética monástica. Esta construcción simbólica participa en la invención de una ideología caballerescas, hecha valores y prácticas compartidas. También contribuye a la formación de una mitología medieval.

Notice biographique

Florian Besson : normalien, agrégé d'histoire, doctorant en histoire médiévale à l'Université Paris-Sorbonne, sous la direction de

Elisabeth Crouzet-Pavan, mes recherches portent sur la construction de la féodalité dans les royaumes latins d'Orient, à l'époque des croisades.

Chevalier du Christ : la première croisade et l'invention d'un héros chrétien

**Pour *Inter-lignes*, automne 2013, « Le chevalier : de
l'écrit à l'écran »**

Par Florian Besson.

Résumé

Les chroniques de la première croisade fabriquent un modèle de héros chrétien, le chevalier du Christ (*miles christi*), conjuguant les vertus aristocratiques et chrétiennes, se battant pour Dieu et pour le bien, obéissant à une éthique stricte qui le tire vers la figure du moine. Cette construction symbolique participe à l'invention d'une idéologie chevaleresque, faite de valeurs et de pratiques partagées, et contribue puissamment à la formation d'une mythologie médiévale.

Abstract

The chronicles of the first crusade make up a model of Christian hero, the « knight of the Christ » (*miles christi*), who conjugates the aristocratic and Christian virtues, who fights for God and for good, and who obeys a strict ethics which pulls him toward the figure of the monk. This symbolic construction participates in the progressive invention of the chivalrous ideology, a moral code made of shared values and practices. It also contributes powerfully to the formation of a Medieval mythology.

Abstracto

Las crónicas de la primera cruzada producen un modelo de héroe cristiano, el «caballero del Cristo» (*miles christi*), que combina las virtudes aristocráticas y cristianas, que lucha por Dios y por la buena causa, que sigue una ética estricta que se acerca a la ética monástica. Esta construcción simbólica participa en la invención de una ideología caballeresca, hecha valores y prácticas compartidas. También contribuye a la formación de una mitología medieval.